Document généré le 1 juin 2025 17:18

Lurelu
La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse

Des auteurs d'ici pour nos enfants

Hélène Pelletier-Baillargeon

Volume 1, numéro 1, 1978

URI : https://id.erudit.org/iderudit/13062ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)
1923-2330 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Pelletier-Baillargeon, H. (1978). Des auteurs d'ici pour nos enfants. *Lurelu, 1*(1), 7–9.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 1978

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

DES AUTEURS D'ICI POUR NOS ENFANTS

Hélène Pelletier-Baillargeon

Ayant recopié en bon élève le titre de l'article que l'on m'a demandé de rédiger, je me sens transportée vingt-cinq ans en arrière, lorsqu'en classe de rhétorique nous nous exercions à l'art du discours français. Le professeur divisait les élèves en deux camps et demandait au camp A de prouver la vérité de l'énoncé, tandis que le camp B devait s'employer à démontrer l'énoncé contraire...

J'ai l'impression que l'on pourrait artificiellement se livrer ici au même genre d'exercice : nos enfants doivent lire des auteurs d'ici, certes, mais, par ailleurs, l'enfance ne connaît pas de frontières, et l'héritage du monde entier demeure son patrimoine. Voilà pourquoi j'estime prudent de ne pas entreprendre de savante dissertation en trois points sur le sujet. Ni surtout de me placer moi-même au coeur d'un faux débat cornélien où il me faudrait choisir entre les rameaux de l'arbre et ses racines ancestrales d'outre-Atlantique. Nos enfants, en effet, ne devraient pas avoir à choisir entre Baptiste et Astérix puisqu'eux aussi pourraient tout aussi bien reprendre à leur compte la fameuse inaugurale : "Nos ancêtres les Gaulois..."

Notre maître ès enfance, Saint-Exupéry, nous a d'ailleurs appris que la seule façon d'essayer de parler un peu sagement des enfants était de nous reporter à l'enfant que nous avions été nous-mêmes. J'essaierai donc, modestement, d'évoquer ce que l'écrivain d'ici a pu jadis apporter de spécifique à la petite fille que j'étais, petite fille qui commençait tout juste à réciter son alphabet l'année de la déclaration de la Seconde Guerre mondiale. Je tiens en effet à préciser cette année 1939 parce que tous les historiens du livre d'enfant au Québec se souviendront sans doute que cet événement eut pour effet direct, à l'époque, de bloquer pour plusieurs années les importations de livres européens. Et pour effet indirect, plutôt heureux, de créer ici, pour nos auteurs de jeunesse, un marché inattendu et sans précédent...

C'était aussi l'époque où "l'odieux-visuel" (comme dirait Sol) n'avait pas encore détourné les mandarins de l'Education de l'idée, ma foi pas folle, d'offrir des livres aux enfants à l'occasion d'un

cérémonial printanier aujourd'hui révolu et qui s'appelait la "distribution des prix". En sorte que même les enfants de milieu culturellement défavorisé recevaient en prime, pour leurs efforts scolaires, les premiers éléments constitutifs d'une petite bibliothèque familiale qui allait en s'enrichissant de l'aîné au cadet. J'aimerais bien, par parenthèse, que ceux qui se sont donné aujourd'hui pour mission de démocratiser la culture et d'aider nos auteurs québécois se rappellent ce simple moyen du bord inventé jadis par nos aînés qui n'étaient pas aussi bêtes qu'on voudrait nous le faire croire.

Mais revenons à nos moutons. En 1939 donc, ni *Bécassine*, ni la *Semaine de Suzette* ne traversent l'Atlantique dangereusement sillonné par les sous-marins allemands. Dans la bibliothèque familiale, seuls survivent quelques grands classiques enfantins acquis avant la guerre : les *Contes* de Perrault et ceux de Madame d'Aulnoy, *les Mille et une nuits* des éditions Galland, les *Contes* d'Andersen, dans une austère édition à couverture jaune du Mercure de France 1928, sans illustration aucune (mais je les relis encore tels quels à Matthieu et Amélie), *Prose d'Almanach*, de Frédéric Mistral, et les *Contes de la bûcheronne*, d'Henri Pourrat. Je devrai même attendre l'armistice de 1945 pour découvrir les sombres gravures des ouvrages de la comtesse de Ségur dans la Bibliothèque rose de chez Hachette. Le texte, je l'aurai découvert avant, grâce à une simple édition brochée faite ici même par les éditions Variétés et illustrée par Jacques Gagnier. Jules Verne subira le même sort, et combien d'autres.

En revanche, je m'empiffrerai, la guerre durant, d'auteurs québécois. Le soir, après souper, avant l'avènement de la télévision, nos parents nous faisaient la lecture à haute voix. Papa mit ainsi un été entier à nous lire par tranches successives *Une de perdue deux de trouvées*, de Georges Boucher de Boucherville, et je ne compte plus le nombre de fois où il dut récapituler pour notre plus grande joie les histoires de chasse-galerie, de diablotins, de revenants et de fiers-à-bras de l'intarissable Jos Violon créé par Louis Fréchette. Paraphrasant La Fontaine, je pourrais aujourd'hui écrire : "Si Tom Caribou m'était conté, j'y prendrais un plaisir immense..." Quant à Jos Montferrand, il n'avait pas besoin de potion magique pour nous tenir éveillés par ses innombrables exploits. Et c'est bien dommage, soit dit en passant, que la nouvelle route Montréal-Québec ne nous permette plus de faire admirer aux enfants le quartier de rocher qu'il avait transporté d'un village à l'autre pour répondre à un pari célèbre !

Bref, quand nous abordions en ce temps-là le monde de la lecture, les récits de nos parents nous avaient déjà tout imprégné l'imagination de la magie des grands espaces de nos forêts et de nos rivières, de la gouaille spirituelle de nos coureurs de bois et de nos habitants. Nous lisions ensuite pêle-mêle Maxine, Marie-Claire Daveluy, Napoléon Bourassa, Marie-Louise d'Auteuil, Eugène Achard, Pierre Daviault, mais aussi bien des auteurs de contes qui, à l'origine, croyaient s'adresser aux adultes. Benjamin Sulte, Paul Stevens, Louis Fréchette, Philippe Aubert de Gaspé étaient de ceux-là. Plus tard, toujours pendant la guerre, des éducateurs et des animateurs de mouvements de jeunesse comme Guy Boulizon, Ambroise Lafortune, Gérard et Alec Pelletier prirent eux aussi la relève pour meubler nos loisirs littéraires... Qu'ai-je donc retenu et acquis d'essentiel au contact de ces auteurs de mon pays, à l'âge où se forme le goût de lire ?

Je crois que le plus important don que l'écrivain national puisse faire à son enfant-lecteur, c'est d'abolir la détestable distance livresque qui existe trop souvent entre la création culturelle et la Vie. Et en cette matière, même un écrivain dit "secondaire" peut réussir là où un étranger de génie risque d'achopper. Parmi les écrivains québécois dont j'ai cité les noms tout à l'heure, tous n'étaient certes pas des conteurs du calibre de Madame de Ségur née Rostopchine... Pourtant leurs créatures et leurs héros ont réellement

habité *mon* pays : ils ont navigué sur *mon* fleuve, habité une maison semblable à celle de mes vacances, glissé sur une rivière gelée que je connaissais bien et ils se sont barbouillé les joues d'une certaine confiture de gadelles dont je reconnaissais le goût entre mille saveurs exotiques.

Certes j'ai maintes et maintes fois relu avec enchantement la comtesse de Ségur : *les Petites Filles modèles, François le bossu,* et *Diloy le chemineau* ont aussi été mes compagnons de jeu. Mais des compagnons de jeu plus distants, que leurs "bonnes d'enfant" appelaient : "Mademoiselle" ou même : "Monsieur le comte", et qui se promenaient en une charrette tirée par un petit âne dans d'étranges forêts taillées et ratissées en belles allées régulières alors que, d'expérience, je savais les nôtres sauvages, touffues, inextricables à force d'abattis et de fardoches... Il m'aura fallu attendre vingt et un ans et une bourse d'études pour me retrouver un beau jour en France, au coeur de la Normandie où la célèbre comtesse avait situé le château de Fleurville, pour soudain découvrir avec mes cinq sens saisis d'émotion rétrospective ce que c'est qu'un "chemin creux", qu'une "lessive qui sèche sur un pré émaillé de pâquerettes", qu'une "place de marché", qu'une "modeste chaumière". Pour enfin "voir" ce que l'auteur avait sous les yeux quand elle traçait les mots : "château", "étang", "petit bois", et ce qu'elle entendait de flûté et de mélodieux en décrivant "le chant du coucou dans la ramée"...

Un peu plus tard, vers douze ou treize ans, je me souviens de m'être passionnée pour les récits d'escalade du romancier savoyard Roger Frison-Roche. Eh bien ! j'ai retrouvé certaine de mes compositions françaises de l'époque : elle est toute truffée d'emprunts littéraires, "d'avalanches", de "moraines", de "séracs" et de "crevasses", tels que jamais je n'en avais pu observer en parcourant nos vieilles Laurentides usées jusqu'à la corde ! Et le professeur les avait justement soulignés en rouge sur ma copie en me faisant remarquer que la description du mont Césaire n'avait que faire de ces vertigineux attributs alpestres...

C'est l'écrivain national, et lui seul, je crois, qui peut profondément réconcilier la littérature et la Vie dans la sensibilité de l'enfant. Certes les grands thèmes et les grands mythes sont universels et la fée Carabosse a son pendant dans toutes les littératures. Mais si l'écrivain national est totalement absent des lectures du jeune enfant, je crois que, pour la vie, sa culture personnelle risquera de demeurer livresque. Cet enfant devenu grand se résignera à ce qu'entre le livre et sa quotidienneté, la distance doive demeurer grande. Cela pourra soit l'ennuyer à la longue de ne jamais se sentir totalement concerné par ce qui y est dit (et il délaissera le livre), soit l'amener à fuir, dans la littérature, la vie réelle qui l'entoure. J'ai connu ainsi de ces collègues d'université dont toutes les racines littéraires étaient de France (c'était hélas dans le goût de cette époque morose que d'avoir un peu honte de nos racines...) Jamais un père ou une mère ne les avaient fait

Illustration de Henri Julien pour le conte de Tom Caribou. *Contes de Jos Violon* de Louis Fréchette, L'Aurore 1974. Illustration reproduite avec l'aimable autorisation de l'éditeur.

rire, enfants, avec les tours et les gauloiseries de Tom Caribou ! En sorte que ces collègues-là, parvenus à maturité, n'ont jamais réussi à écrire une ligne qui nous concerne, ou à s'engager eux-mêmes dans le vaste mouvement de réappropriation culturelle qui soulève présentement les Québécois. Entre la vie de ce peuple et sa littérature, le pont n'avait jamais été jeté par leurs éducateurs de jeunesse.

On me dira que la littérature "du terroir" et les politiques "d'achat chez nous" par leur "étroitesse" risquent d'empêcher l'enfant d'accéder à "l'universel". Je n'en crois rien. Je crois plutôt que c'est le "particulier" exprimé avec forte puissance d'évocation qui nous permet au contraire de déboucher sur les grands thèmes fondamentaux de l'humanité. Car ces thèmes sont très peu nombreux, squelettiquement parlant, et les variantes culturelles proviennent surtout de la manière dont chaque époque et chaque peuple choisit de les habiller de chair et de muscles. Petit mais roué, fragile mais astucieux, le mini-héros pourfendeur de grosses brutes empâtées c'est, bien sûr, Petit Poucet, c'est petit Claus contre grand Claus, mais c'est aussi Astérix-le-Gaulois terreur du Pentagone romain... On pourrait en dire autant du thème du gros monsieur prétentieux glissant sur une pelure de banane (drôle sous toutes les latitudes) ou de celui du berger fort et loyal épousant une princesse lointaine et menacée.

Le livre de mon enfance qui avait ainsi battu tous les records de relectures, c'était précisément ce *Filleul du roi Grolo* de Marie-Claire Daveluy (1926). Le "berger" y était devenu un fils de bûcheron de la forêt québécoise. Blanchebarbe XVIII, roi des gnomes, s'occupait à le recycler en matière d'éducation française et de bonnes manières et il quittait ensuite sa cabane de bois rond pour traverser des lacs innombrables à la recherche de son royal parrain, lequel habitait une sorte de château de la Loire féérique planté au beau milieu d'une forêt d'épinettes... Ainsi, les trois siècles d'émigration en Nouvelle-France avaient-ils merveilleusement enrichi l'imagerie traditionnelle du conte de fées français de nos horizons crevés de lacs, de nos odeurs de sapinage et même de nos métiers puisque les parents du héros avaient respectivement été garde-forestier et maîtresse d'école avant de "prendre le bois" pour de bon...

Outre les images, les sons, les couleurs, les goûts et les odeurs du pays, le texte du "cru" met aussi l'enfant en contact avec des modèles culturels originaux qui lui sont familiers et dont il serait trop long de faire ici l'inventaire. Parmi ceux-ci, par exemple, les classes sociales, les rapports entre les sexes ou entre parents et enfants. Tous ces sous-thèmes courent souvent en filigrane sous la trame serrée du récit. Mais l'enfant-lecteur, on le sait, capte tout et ne laisse jamais rien échapper. Les modèles culturels possèdent donc la redoutable puissance soit de l'accrocher au récit par toutes les fibres de son propre vécu, soit de le laisser flotter à distance dans un sentiment confus d'étrangeté. Ce n'est qu'une fois devenue adulte que j'ai compris pourquoi les fameux *Contes* du chanoine Schmid (Geneviève de Brabant, Rose de Tannenbourg, Henri d'Eichenfels et tutti quanti) m'avaient tellement ennuyée jadis... D'une part parce que historiquement nous avions échappé à la religiosité morbide de ce XIXe siècle allemand qui les avait inspirés, mais surtout parce que je ne reconnaissais en rien ma rieuse et forte mère dans ces créatures larmoyantes et souffreteuses qui collec-

tionnaient les drames et malheurs comme d'autres les papillons. Beaucoup de livres d'enfant venus d'Europe, à cette époque, m'ont ainsi toujours tenue à distance : comment m'identifier totalement à une petite fille qui s'adresse à son père en l'appelant "Monsieur" et que ce dernier, en guise de réprimande, met au cabinet noir "avec du pain sec et de l'eau" ? Quelle revanche chaleureuse au contraire lorsque j'ai lu et relu la réjouissante *Jeanne, fille du Roy*, de Suzanne Martel, par dessus l'épaule de mes enfants ! Voilà enfin une mère comme il en pousse chez nous, jolie, drue et drôle, qui n'a pas froid aux yeux et à laquelle on a envie de ressembler !

En parlant des Filles du Roy, j'aimerais bien mentionner aussi la familiarité avec la dimension historique qu'apporte à l'enfant son compatriote-écrivain. "Que l'on nous épargne, pour l'amour de Dieu, l'apparition de jeures Barbares, dangereux déracinés, qui entreraient dans la vie avec la conviction qu'avec eux commence l'histoire du monde !" (C'est Lionel Groulx qui écrivait cela à la jeunesse québécoise de 1961.) A moi, jadis, les *Perrine et Charlot* de Marie-Claire Daveluy, les *Jacques et Marie* de Napoléon Bourassa, les Eugène Achard, les Guy Boulizon ont apporté non seulement des compléments d'information historique indispensables à ma volage mémoire d'écolière, mais surtout la part irremplaçable de l'émotion, de la sympathie et de la ferveur sans laquelle j'eusse abordé cette science vivante en me pinçant le nez comme lorsque l'on entre chez le taxidermiste.

Mais un grand nombre de ces beaux livres de mon enfance, je dois l'avouer maintenant, ont pris aujourd'hui quelques rides. Question de style d'abord : les enfants nés devant la télévision n'ont plus besoin d'un feuillet et demi pour imaginer clairement une tempête sur le lac Huron ! Question d'idéologie aussi : il y a ici et là un certain paternalisme colonisateur envers "les bons Indiens" qui ne passe plus aussi bien la rampe qu'autrefois; et, même croyante, je n'arrive plus à me consoler de la mort du petit "papoose" sous prétexte que le bon missionnaire a eu largement le temps de le baptiser...

Voilà pourquoi les écrivains québécois d'aujourd'hui doivent plus que jamais continuer d'écrire pour nos enfants : culturellement, ils sont les premiers responsables de leurs racines, celles irremplaçables qui se forment à l'âge de l'émerveillement et de la gratuité où l'imaginaire est un roi tout-puissant dont le royaume est un village...

POURQUOI ÉCRIRE DES LIVRES D'ICI?

Henriette Major

A la question pourquoi écrire des livres d'ici, j'ai envie de faire une réponse toute bête : parce que je suis d'ici. On écrit avec ce qu'on est : moi, je suis "de lacs et de rivières, je suis de gibiers, de poissons, je suis de janviers sous zéro", comme le dit la très belle chanson de Claude Gauthier. Je ne crois pas qu'un écrivain, quel que soit le public auquel il s'adresse, doive se contraindre à tout prix à traiter de sujets locaux ou à employer des expressions dites "du terroir". C'est malgré lui, sans presque s'en rendre compte, qu'il emploiera un langage coloré par son environnement, qu'il exprimera des réalités de chez lui.

J'ai déjà entendu des Européens critiquer les livres québécois pour les jeunes parce que, selon eux, ces livres n'avaient pas assez de "couleur locale". Tout dépend de l'idée qu'on se fait de la couleur locale : tous les livres ne peuvent parler des Indiens et du sirop d'érable. Mais c'est le plus souvent à travers des thèmes universels qu'on fait passer ce qui nous caractérise; une série de contes de Cécile Gagnon traite de la neige et des activités reliées à l'hiver; le Pitatou de Louise Pomminville évolue dans un paysage bien d'ici; Jeanne, fille du roi, de Suzanne Martel, n'aurait pu vivre ses aventures ailleurs qu'au Québec.

On n'a qu'à feuilleter les livres européens pour se rendre compte de la différence d'environnement entre ce milieu et le nôtre : les maisons, les rues, les automobiles, les ustensiles de cuisine, les jouets y sont différents. Bien sûr, je souhaite de tout coeur que les enfants d'ici aient accès à ce monde différent; mais je crois important qu'ils appréhendent aussi leur propre réalité, leur propre contexte de vie, dans des livres écrits par des gens qui partagent ces réalités avec eux.

A titre de Québécoise, je suis assurée d'avoir des choses à dire que des gens d'ailleurs ne pourraient ni concevoir ni dire de la même manière. L'enfant découvre le monde à partir de lui-même; son cercle de perception s'élargit peu à peu : maison, rue, quartier, ville, pays. Ces découvertes se font graduellement, lui ouvrant l'accès à l'universel; reste que, avant qu'il comprenne ce qui se passe à l'autre bout du monde, il faut qu'il ait pris conscience de son propre environnement; il faut qu'il ait appris à nommer correctement les êtres et les choses qui l'entourent et avec lesquels il est en rapport.

Les livres transposent la réalité, jettent un éclairage spécial sur certains aspects du réel, explorent les mondes possibles à partir d'un certain point de vue. Ce point de vue conditionne une certaine vision des choses. Ce point de vue, cette vision des choses, les écrivains d'ici en sont les uniques possesseurs. C'est pourquoi j'écris les livres d'ici... Enfin, c'est l'une de mes raisons, car je pourrais parodier la phrase célèbre : "Sait-on pourquoi l'on aime ?" en disant : Sait-on pourquoi l'on écrit ?